

# LES MIKEA DE MADAGASCAR

PAR  
LOUIS MOLET  
Université de Montréal

OU VIVRE SANS BOIRE

Il peut paraître invraisemblable que de nos jours, des hommes et des femmes vivent des semaines, des mois, voire des années sans boire et pourtant c'est ce qui arrive à un petit groupe malgache retiré dans une région du nord de Tuléar connue sous le nom de « Forêt épineuse des Mikea ».

Limitée à l'occident par les dunes ou les calcaires littoraux de la côte dont les plages ou les rivages admirables égalent en beauté et en richesse de coloris les îles polynésiennes, cette forêt est parcourue d'Est en Ouest par des pistes qui débouchent sur des villages de pêcheurs vezo aux noms sonores : Tsiandauba, Salary, Ambatomilo, Vatoabo, Ankindranoke dont le nom indique qu'il y avait là autrefois une carapace de tortue de mer, Befandefa, « beaucoup de fusils » rappelle un épisode ancien de l'histoire locale. A l'Est, la forêt voit sa lisière orientale entamée profondément, échancrée sans cesse du Nord au Sud par les villages situés le long de l'axe routier Manombo-Befandriana du Sud et par ceux où les bretelles carrossables sont venues aboutir. Certaines atteignent le lac Ihotry, peuplé de milliers de flamants roses que les braconniers chaque soir font s'élever en vastes vols colorés qui sont un ravissement pour les yeux.

Dans cette vaste zone ainsi délimitée pousse une forêt dont la cartographie n'est pas achevée. Une forêt épaisse, dense et qui pourtant est presque sans ombre car les plantes n'ont que des feuilles minuscules et ont surtout des épines. Ce sont les peuplements de candélabres épineux, de buissons de ronces, des baobabs immenses et majestueux : « les mères de la forêt, *reniala* » ou des lianes ténues, innombrables, dont la vigueur se réfugie dans le sol et qui ne lancent de tige que juste assez pour disséminer leurs graines.

De place en place, s'étendent d'immenses clairières plantées d'arbres calcinés. Dressant vers le ciel leurs troncs blancs noircis à la base, ils sont les témoins d'incendies qui, il y a une vingtaine d'années, dévastèrent cette forêt lente à cicatriser et à reconstituer son manteau. Dans ces clairières, au lever du jour, on voit picorer des troupes de trois et quatre douzaines de pintades sauvages, des compagnies nombreuses de perdrix jaunes. On voit et l'on entend des perroquets gris, ou les trop peu méfiants « tsiloko » aux jolies plumes bleues, sur les franges de la forêt, des tourterelles, des pigeons verts, des perruches, un peu partout le corbeau à plastron blanc.

Dans cette forêt, il n'y a pas que des oiseaux, mais les animaux sont peu visibles et se cachent : des bœufs sauvages quasi-inaccessibles, des *fosa* (\*) et des chats sauvages dont on voit les traces nombreuses, des lémuriers depuis le grand *sifaka*, au minuscule *tily*, trois variétés de hérissons, du plus petit au plus grand : le *tambotrika*, le *sora* et le *tandraka*. Enfin, des abeilles sauvages qui distillent un miel foncé délicieux.

(\*) *Fosa*, carnassier tenant à la fois du félin et du plantigrade.



Un aspect de la forêt épineuse des Mikea...

Photos et clichés Louis MOLET

Pour les Mikea, cette forêt si ce n'est le Paradis, c'est du moins la part du monde qui leur a été impartie et à leurs yeux, aucune région ne serait plus agréable. Et pourtant, il n'y a pas d'eau ! Dans cette étendue de plus de 70 kilomètres du Nord au Sud et de 30 kilomètres d'Est en Ouest, soit sur plus de 2.000 kilomètres carrés il n'y a ni source, ni mare, ni puits. A peine si, en saison des pluies on trouve dans le creux de certains arbres, les *hazomanitse*, quelques décilitres d'eau croupie où pourrissent des feuilles mortes et les chenilles qui s'y viennent noyer.

Comment donc subsister dans ce pays, sur ces sables roux ou blancs qui épuisent le marcheur sur ces dalles calcaires qui affleurent de place en place ? C'est un secret que les Mikea connaissent et dont ils font part volontiers au visiteur qui ne cherche pas à les convaincre d'abandonner leur forêt.

Zanahary, le dieu tout-puissant qui fait vivre et qui fait mourir, en plaçant les Mikea dans leur forêt, y a fait pousser une liane de peu d'apparence mais pour qui sait la reconnaître, c'est le gage de la soif étanchée. Il s'agit d'une igname succulente dont les tubercules, gros comme la cuisse, poussent dans le sable, à la profondeur d'un bras d'homme. Les *baboho*, à la chair tendre et fragile, d'une teinte translucide légèrement laiteuse, sont littéralement pleins d'eau comme l'est la pulpe

d'une pastèque. En consommant des morceaux de *baboho*, on boit autant qu'on mange et c'est un liquide frais qu'on absorbe aux heures chaudes du jour. A l'aube, on met sur les braises et les brandons de la nuit, les morceaux de racines qui restent de la veille et l'on obtient une gelée chaude ou tiède qui vous désaltère comme tout autre petit déjeuner.

La question de la boisson étant résolue par les *baboho* qui poussent avec une suffisante abondance dans toute la forêt, les autres questions sont relativement simples car il pousse d'autres racines, d'autres ignames aux formes variées (rondes comme des oignons de dahlia, ce sont les *Kapoaka*) et aux qualités diverses. Il y a les *ovy*, blanches ou jaunâtres qui, cuites au feu ou sous la cendre sont nourrissantes et accommodent fort bien la chair des oiseaux ou celle, fine, délicate et comme enrobée de lard des hérissons.

Il faut évidemment une certaine accoutumance pour vivre comme les aborigènes, sans sel et avec seulement les produits de la forêt : racines, tubercules, des hérissons et du miel et en saison chaude quelques fruits peu juteux. Les Mikea ne possèdent pas de récipients allant au feu. En terre ceux-ci seraient trop fragiles pour des déplacements continuels et en fonte, ils seraient trop lourds. D'autre part, pour se servir d'une marmite il faut de l'eau et il n'y en a pas. Donc pas de plats cuisinés, mijotés, pas de bouillies ni de soupes, toujours des grillades ou des mets crus ou cuits à

... que dominant d'imposants baobabs

Photos et clichés Louis MOLET





Photos et clichés Louis MOLET

*Jeunes hommes*

des esclaves afin de les troquer contre des cotonnades, des armes à feu ou du rhum. Les Mikea avaient, loin dans la forêt, sur la crête des anciennes dunes, des observatoires dans les arbres « *Ampitsinjovana* » d'où ils surveillaient l'arrivée des navires à voiles. Ils avaient aussi des repaires bien cachés (*horo*) où ils se terraient jusqu'au départ du vaisseau. Mais d'autre part le couvert de la forêt claire, permet de se dissimuler facilement. Il suffit, quand on ne porte pas de teinte vive, de rester accroupi, immobile à une dizaine de mètres de la piste pour ne pas être remarqué par un groupe de passants que l'on a forcément entendu venir. Cette habitude de se soustraire au contrôle des autorités a subsisté très fort et subsiste encore et la plupart des Mikea échappe au recensement et à l'impôt. Serait-il possible d'ailleurs de les inscrire sur la liste d'un village alors qu'ils se déplacent sans cesse dans la forêt dont ils exploitent jour après jour les ressources dont seuls ils peuvent profiter ?

Ces Mikea sont l'objet de légendes ou de récits fantaisistes que quelques personnes se sont efforcées de vérifier et de ramener à leurs justes proportions, c'est le cas du pasteur Jorgen RUUD, du professeur HERVIER de Tananarive et de nous-mêmes. Notre première visite aux Mikea remonte à Noël 1957 et nous avons retrouvé cette année (1966), fixé dans un écart forestier d'un village vezo, le groupe que nous avons contacté alors.

Il est faux de dire que les Mikea sont de petite taille, qu'ils vont nus, les cheveux longs, qu'ils se cachent dans les creux des arbres et ont un langage incompréhensible qui leur serait propre.

Les Mikea sont des Malgaches de langue et de coutume masikoro. (Ce sont certains Vezo qui prononcent des vocables et des membres de phrases étrangers au malgache, il s'agit de mots arabes malgachisés surtout employés dans les cérémonies religieuses et les incantations magiques). Les Mikea sont de taille normale et il y a parmi eux des gens de haute et de petite stature. Il est possible que des enfants, mal nourris pendant leur bas-âge, aient souffert de rachitisme et se soient mal développés, mais les conditions de vie sévères provoquent une sélection naturelle et font disparaître assez rapidement les individus mal venus. On voit dans les villages marginaux des nains (ex. à Vorcho) mais les personnes atteintes de cette anomalie ne sont pas des Mikea.

l'étouffée. Cette cuisine exclut donc bien des aliments courants : manioc bouilli, grains de maïs concassés cuits en soupe, et surtout le riz qui exige impérieusement de l'eau pour devenir mangeable.

L'absence d'eau contraint donc à une diète frugale mais c'est le gage de la liberté et de l'indépendance.

« Les Mikea sont gens doux et paisibles qui n'ont jamais été asservis par personne » disent leurs voisins Vezo ou Masikoro. Et c'est en effet le souci de leur sécurité, de leur liberté qui les a amenés à se réfugier dans la forêt, vivant en petits groupes familiaux qui se déplacent sans cesse. Il fallait jadis échapper aux coups de filet que faisaient les roitelets sakalava du Fiherenana ou du Bas-Mangoky pour se procurer

Nos forestiers nomades ne sont pas non plus des gens sans pudeur qui iraient nus. Leur garde-robe, certes, est très réduite, mais à peine davantage que celle des Tandroy ou des Mahafaly. Les hommes ont toujours un cache-sexe et une pièce d'étoffe, parfois guère plus grande qu'une serviette de bain, qui leur sert de couverture pour dormir ; les femmes ont une robe de cotonnade (friperie) ou un *lamba* assez vaste pour les vêtir. Il est vrai que dans la forêt, pour nourrir leurs bébés, elles ne cachent point leur poitrine, mais elles sont toujours décentes. Les plus mal partagés sont les petits garçons qui n'ont qu'un *salaka* très réduit.

Mais évidemment, pour des gens habitués au confort – très relatif – des villages, le peu de matériel des Mikea paraît de l'indigence. Il peut en effet se réduire pour un ménage, au minimum suivant : outre les vêtements ci-dessus énumérés et la hache et la sagaie à large talon, on voit une palette en bois (*kipao*) creusée en cuiller pour fouir le sable et en déterrer les racines. Un filet (*koko*) en fibres d'écorces, que l'on attache autour des reins, un ou plusieurs paniers (*varoho*) pour mettre des Calebasses (*babaky*) et les sept morceaux de bois inégaux du xylophone sur jambes (*kilangà*). Enfin des récipients (*finga*) pour ramasser et stocker le miel, et une rape faite d'épines enfoncées dans une planche, et c'est tout. (Grâce à M. HERVIER le musée de l'Homme de Paris possède de beaux échantillons de ces objets). Certains groupes également, mettent dans des paniers, pendant leurs déplacements, des poulets, qui dans la journée ont les pattes légèrement entravées pour les empêcher de s'éloigner. Ces volailles sont réintégrées dans le panier chaque soir et celui-ci suspendu à un arbuste par crainte des *fosa*.

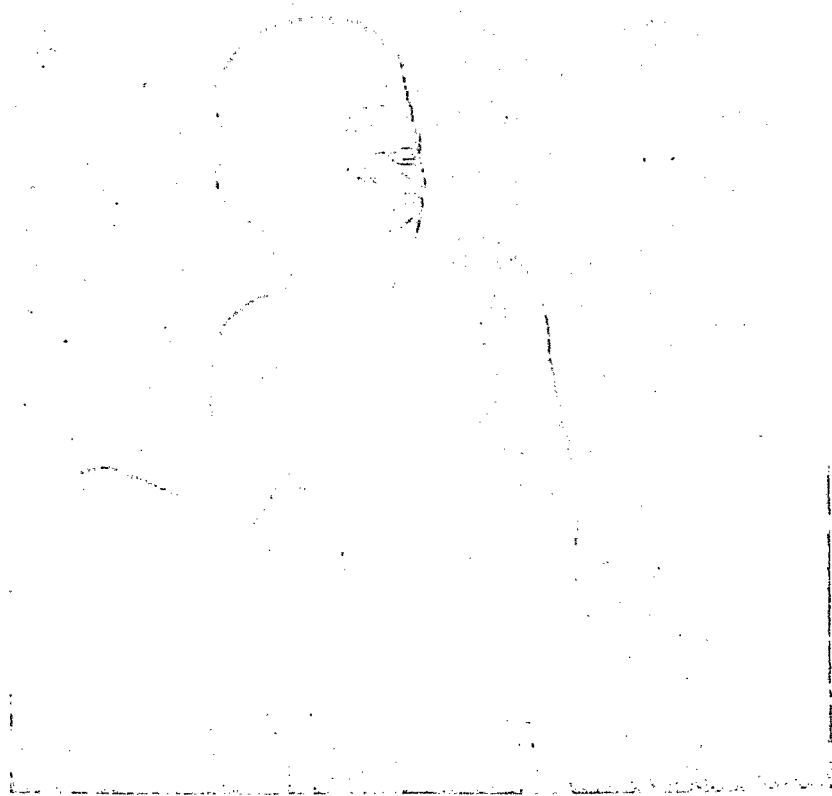
La plupart du temps, le groupe dort en plein air, sous le couvert de la forêt, dans un taillis assez épais et à l'écart des pistes et des sentiers. Des feux, de 2 à 5, sont allumés tout autour et les chiens faméliques qui accompagnent les gens et les aident à la chasse, viennent s'y chauffer aussi. Ce n'est que pendant la saison des pluies ou dans des circonstances particulières : femme qui accouche ou qui nourrit un tout petit bébé ; personne gravement malade ou vieillard chenu, que des abris sont construits en deux heures environ. Deux branches fourchues plantées verticalement en supportent une troisième contre laquelle viennent s'appuyer deux panneaux garnis d'herbe. Les ouvertures de cet abri à deux pentes de 1,50 mètre environ de haut peuvent être masquées en partie et on peut y entretenir un petit feu pendant la nuit.

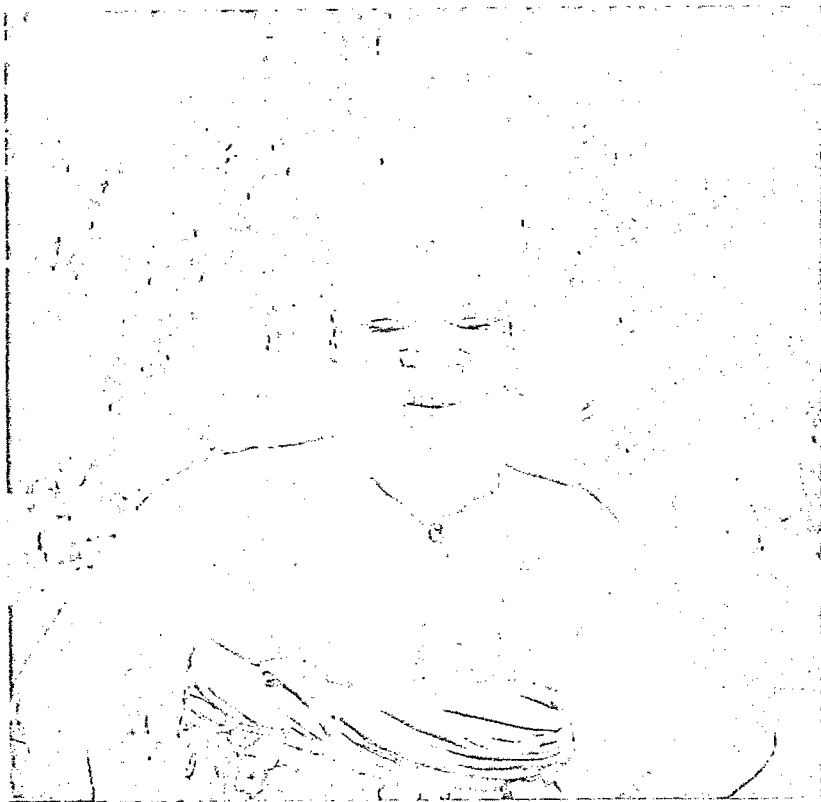
Malgré leur volonté d'indépendance et leur indifférence au confort des villages, les Mikea quittent peu à peu leur forêt et, de nomades, deviennent, lentement, sédentaires. Il y a à cela plusieurs raisons.

Tout d'abord, si le fait d'habiter dans un village oblige théoriquement les hommes à payer l'impôt personnel (*vanga loha*), la sécurité depuis le début du siècle est totale sur tout le territoire et nul ne craint plus d'être arraché à son pays pour être vendu au loin. L'occupation française a donc provoqué, au dire des Mikea eux-mêmes, un exode ample et continu vers les villages limitrophes de la forêt. D'autre part, si par précaution, les Mikea continuent à ne se

Le chef de famille

Photos et clichés Louis MOLET





Photos et clichés Louis MOLET

*Les Mikea se rapprochent désormais des villages et se disent heureux*

présenter dans les villages qu'à la tombée de la nuit pour y opérer le troc des produits de leur cueillette ou de leur chasse : miel, hérissons et se procurer ainsi les seuls objets qui leur soient indispensables et qu'ils ne puissent fabriquer eux-mêmes : fer de hache, lames et talons de sagaie, ils prennent l'habitude d'y venir et y ont des amis, des frères de sang qui leur offrent du tabac en poudre dont ils raffolent. Ils tiennent aussi à suivre les coutumes et ont besoin, de temps à autre, d'un bœuf pour un sacrifice et il leur faut alors s'acquitter en apportant des billes de bois ou des sacs de cocons. Enfin, leurs règles matrimoniales leur interdisent de se marier entre eux s'ils sont arrière-petits cousins ou plus proches parents encore. Comme leur groupe s'amenuise sans cesse, leurs filles doivent se marier dans les villages et

eux-mêmes doivent obtenir des femmes des villages. Et celles-ci aiment à revenir périodiquement visiter leurs familles. Elles aiment à manger du manioc, du maïs et poussent les hommes à planter, donc à s'intéresser à un coin de terrain pendant plusieurs semaines consécutives.

Au rythme actuel, à moins de circonstances imprévisibles, les vrais Mikea ne seront plus qu'un souvenir dans une trentaine d'années.

Mais cette vie libre, avec l'intérêt quotidiennement renouvelé de découvrir sa nourriture, présente d'assez puissants attraits pour que, pendant la saison chaude, la grande majorité des Mikea qui se sont groupés, rapprochés des villages, installés dans des campements plus durables puisque certains vont jusqu'à construire de véritables cases, reparte en forêt pour plusieurs mois. La végétation tend à réenvahir les pistes, les sentiers s'effacent, les hérissons qui s'étaient enterrés réapparaissent, les abeilles butinent. C'est la période de grande dispersion où l'on plante une cinquantaine de pieds de maïs que l'on mangera dès que les épis seront mûrs. Et bien des villageois suivent leur exemple.

Et c'est ainsi que l'on peut rencontrer, de temps à autre, de faux Mikea. Sur des emplacements plus accessibles, à proximité des mares temporaires et d'herbages verdoyants, pendant les mois chauds, des jeunes couples s'écartent des villages et font pâturer leurs bœufs. D'autres, pour augmenter leurs revenus, vont ramasser dans les aufractuosités des écorces de baobabs et sur les rameaux des arbustes, des cocons dont seront faits les *lambamena* d'Ambalavao, de Vohiposa ou de Tananarive. Des Vezo viennent également, en saison sèche, abattre les arbres que leurs amis Mikea ont repérés pour eux, et en façonnent des pirogues.

C'est ainsi que vit, dans le secret, la forêt épineuse des Mikea, dont les habitants savent, quand il le faut, se passer de boire.

★

« Cette enquête dans la forêt épineuse des Mikea a été possible grâce au Social Science Research Council des U.S.A. qui a accordé à l'Auteur une subvention dans ce but et dont il est grandement reconnaissant ».

JOC -

# Revue de MADAGASCAR

QUATRIÈME TRIMESTRE 1966 - NOUVELLE SÉRIE

N° 36

La Revue de Madagascar  
vous présente  
ses meilleurs auteurs pour 1967

Directeur de la publication  
Flavien RANAIVO  
Directeur de l'Information  
TANANARIVE

Rédacteur en chef :  
Bernard PÉDRON

### ABONNEMENT

Prix de l'abonnement annuel :

FRANCE  
11 Francs Français

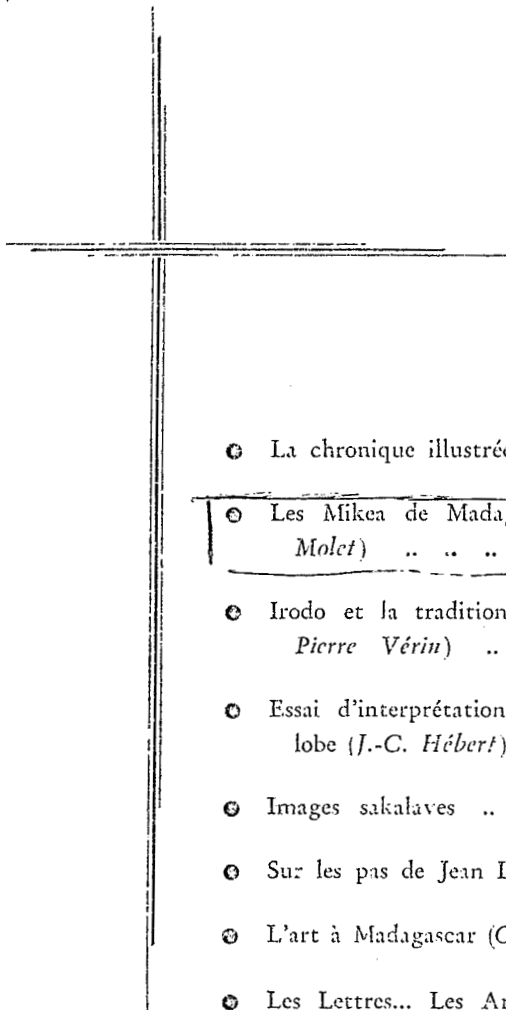
MADAGASCAR  
550 FRANCS F. M. G.

ÉTRANGER  
15 Francs Français

Les abonnements sont reçus :  
MADAGASCAR  
Direction de l'Information  
Place de l'Indépendance  
Tananarive - Boîte Postale 271

PRIX DU NUMÉRO  
3,50 Francs Français  
175 Francs F.M.G.

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL



## Sommaire

- ① La chronique illustrée de notre Grande Ile .. .. . 4
- ② Les Mikea de Madagascar ou vivre sans boire (Louis Molet) .. .. . 11
- ③ Irodo et la tradition volémarienne (René Battistini et Pierre Vérin) .. .. . 17
- ④ Essai d'interprétation de la stèle indéchiffrée d'Ambilobe (J.-C. Hébert) .. .. . 33
- ⑤ Images sakalaves .. .. . 41
- ⑥ Sur les pas de Jean Laborde (Isabelle Grandamy) .. .. . 42
- ⑦ L'art à Madagascar (Claude Godin) .. .. . 49
- ⑧ Les Lettres... Les Arts .. .. . 61

O. R. S. T. O. M.  
Collection de Références  
n° 11567